

Titre :**L'art et ses résonances : avec Myriam Hornard et Alain Bornain****Chapeau :**

Le jeudi 12 mars, une conférence et une discussion étaient programmées dans l'exposition US de la Maison des arts. Avec un philosophe et deux artistes. Un acte de « médiation culturelle » soucieux de résonance entre art et émotion. Ce rendez-vous a dû être annulé. Qu'est-ce qui ce serait dit ? Qu'est-ce qui aurait été proposé au débat ? Imaginer ce qu'aurait été cette conversation peut inspirer de futur-e-s visiteurs-teuses de l'exposition, quand elle sera à nouveau accessible.

Introduction à la conversation annulée du jeudi 12 mars.

Nous avons décidé, la Maison des Arts et PointCulture, d'organiser une discussion autour du temps et de l'accélération, dans l'exposition « US » présentant des œuvres de Myriam Hornard et Alain Bornain. Pour ce faire, nous avons invité Pascal Chabot. Pourquoi ce thème, pourquoi ce philosophe ?

Tout ce serait passé à la Maison des Arts, une maison de maître restaurée, avec une vocation d'espace public, de création de communs à partir des expériences esthétiques, et dans une exposition réunissant avec soin les travaux de deux artistes singuliers. Nous aurions fait l'expérience d'être un peu à l'écart, dans une « vacuole temporelle » suspendue, privilégiée.

Mais nous aurions ressenti avec acuité combien, dehors, alentour, tout autour, à quel point le monde était transi, obnubilé par sa grande accélération. Non pas une vitesse naturellement exponentielle mais fondant un mode de gouvernement du monde :

- La seule issue est la croissance
- La croissance est menacée d'entropie
- Il faut accélérer production, consommation...
- Il faut transformer le maximum de choses en biens consommables, y compris nos données personnelles, intimes, sensibles
- Dans cette accélération, on évacue le temps nécessaire à penser et à formaliser des alternatives...

Depuis, l'épidémie de Covid-19 a bien entendu annulé cette table ronde et mis en veilleuse l'accélération mondiale. Mais elle est là, elle trépigne, elle insiste pour que tout revienne à la normale.

Ressentir l'accélération, antinomie à la médiation culturelle

Parce que cette accélération est l'oxygène du monde hyper-industrialisé, elle va de pair avec la volonté capitaliste de rendre la vie totalement « disponible » : c'est-à-dire le plus complètement expliquée, maîtrisée, exploitée, rentabilisée. C'est une histoire qui a commencé il y a longtemps.

Et qui aujourd'hui nous envoie dans le mur. C'est cette histoire qui dérègle le climat, détruit la biosphère, et cette destruction de la biosphère est susceptible, en effet, de voir surgir des « virus inopinés ».

Il y a des formes d'événements culturels et de médiation culturelle qui vont tout à fait dans le sens de cette accélération et de cette volonté de rendre le monde entièrement disponible, même dans ses formes les plus sensibles, dans ses moindres expériences esthétiques.

Prenons les grandes expos événementielles des musées stars : il faut qu'un maximum de citoyen-ne-s les visitent, pour en amortir le coût, en limitant le temps de contemplation et rêverie devant les œuvres. Dès lors, il faut accompagner ces visites au pas de charge de commentaires simples, facilement assimilables, qui donnent facilement, rapidement l'impression de « comprendre quelque chose ». Juste donner l'impression.

Le grand frisson, les formes diverses de résonance, l'indisponible comme valeur rare

Le grand frisson face à l'art, ça ne commande pas, mais ce marché culturel, ces industries du loisir ne cessent de le promettre – parce que c'est ça qui attire – et de chercher à faire illusion. Faire prendre des vessies pour des lanternes. Ce marché culturel façonne des imaginaires consuméristes insatiables, accrocs au marketing et à son accélération (la croissance ne se maintient qu'à augmenter la consommation).

Or, les effets de « résonance » que l'on éprouve face à un paysage, une saveur, une œuvre d'art, ne se commandent pas, ça ne se téléguide pas (même si une « éducation » aide à s'y abandonner).

La résonance* que l'on peut éprouver face à une œuvre d'art ne correspond pas à une compréhension totale et fusionnelle avec les formes artistiques.

Au contraire, il y a résonance parce que telle ou telle forme nous rend quelque chose d'indisponible, de non accessible directement, peut-être un jour, peut-être jamais...

Et cet « indisponible » est fondamental... Nous vivons sensibles à proportion de l'incalculable, de l'intraduisible que nous manipulons, que nous ressentons.

Cet indisponible, facteur déterminant de la résonance, s'inscrit dans un autre registre temporel que celui de l'accélération, un registre qui permet de sentir, penser, réfléchir autrement nos relations au monde... Et de là pourraient venir les modes de vie à adopter face à la catastrophe qui vient.

On ne peut pas déclarer que tous les artistes ouvrent vers d'autres temporalités. De nombreuses créations artistiques s'affilient au régime de l'accélération, voire en font la promotion.

Le processus d'interprétation, de plaisir, est volontaire mais imprédictible, d'une temporalité incompressible

En visitant l'exposition US, pour préparer cette table qui n'a pas eu lieu, à plusieurs égards, j'ai été séduit, connu des états de grâce, éprouver des affinités qui transportent... Mais aussi, et heureusement, j'ai rencontré de « l'indisponible », c'est-à-dire des formes, des contenus qui suscitent émotions mélangées, et qui sont irréductibles à une explication, qui restent de l'ordre de l'intraduisible et qui pourtant aide à sentir des choses, tout ce qui échappe ... Déjà rien que par le fait que plusieurs œuvres découlent d'un processus d'élaboration lent, parfois tâtonnant, dont je ne peux appréhender que la dernière phase, la plus visible... Sans compter que les œuvres « diffractent » l'attention vers d'autres choses : des rebonds, des jeux de reflets, des absences présences, des brillances qui happent l'extérieur, des citations fantômes dans des livres quasi effacés...

Mais si j'accroche à ça, à ce qui est montré, si je suis intrigué, va s'amorcer en moi un processus d'interprétation dont il est difficile de dire quand il va aboutir, quand il sera clos, ça peut prendre des jours, des années ... Et par là, je gagne un peu d'indisponibilité du monde, j'emporte un bout de monde indisponible, et ça aide à penser autrement, à desserrer l'emprise normalisatrice de l'accélération. Et ce sera de plus en plus utile car il faut repenser le temps humain en meilleure interdépendance avec le temps des autres espèces, pour une gouvernance mieux équilibrée au sein de l'ensemble du vivant. C'est en partie dans ce sens que « US » indique la voie de ce qui nous rassemble/ressemble, de la convergence de nos sensibilités crée une « universalité » à questionner...

Pascal Chabot, le philosophe invité...

Pour nous stimuler les sens et l'intellect, nous avons choisi d'inviter Pascal Chabot. Il est philosophe, études à la Sorbonne, à l'ULB, chargé de cours à l'IHECS.

J'en ai d'abord entendu parlé comme spécialiste de Gilbert Simondon, un auteur qui a beaucoup pensé l'importance des techniques, des technologiques, une clé importante pour comprendre dans quel monde on vit aujourd'hui, pour analyser le « technocapitalisme » et ses temporalités aliénantes (que peuvent certaines manières de créer de l'art, aujourd'hui).

C'est un esprit critique capable de dégager des voies d'accès originales aux problématiques importantes de la société en mutation, toujours proche du champ artistique (danse, cinéma...), refusant de se laisser coincer dans les dualismes limitatifs. Son imagination conceptuelle, il l'a mise à étudier les Impacts du numérique, le burn-out, le « nouvel imaginaire du changement », et récemment le « traité des libres qualités »...

Pierre Hemptinne

Directeur de la médiation culturelle/PointCulture

*La notion de résonance ici rapidement invoquée a été étudiée, conceptualisée par le sociologue Hartmut Rosa, théoricien aussi de l'accélération moderne :

- « Résonance », La Découverte, 2018

- « Rendre le monde indisponible », La Découverte, 2020

Pascal Chabot a rédigé un article dans la Libre Belgique sur la question du temps:

Journal d'un philosophe confiné – 11

Onzième jour – 28 mars 2020 – Avoir le temps

La Première Femme Première Ministre, ce qui fait beaucoup de qualités, l'a annoncé hier : le confinement se prolongera jusqu'au 18 avril, et sans doute plus tard encore, jusqu'au 3 mai.

Nous allons avoir le temps. Or qu'en est-il justement, de ce temps que nous avons et de celui que nous n'avons pas, qui manque ordinairement à beaucoup. Et comment parler de ce bouleversement du temps que nous connaissons ?

Pour poser la belle et délicate question du temps, il me semble qu'il faut partir de cette prémisse : tout organisme vivant génère son propre temps. Vivre, c'est vivre dans son temps à soi, dans le temps qui convient à sa manière d'exister. Chaque espèce génère un temps particulier. Le temps des poules et celui des renards sont de nature très différentes ; ce sont d'autres rythmes, d'autres alternances et d'autres enchaînements. Certes, ni l'un ni l'autre ne se représente le temps, mais ce n'est pas pour cela qu'il n'en instaure pas, du temps de vie. Et même les virus ont leur temporalité. Or l'humain, lui aussi, génère son propre temps, selon des caractéristiques d'espèce qui déterminent dans les grandes lignes les répartitions entre veille et sommeil et toute la chronobiologie, mais aussi selon les singularités de chacun. Les rythmes de vie, les énergies, les cycles de sommeil et les perceptions de la durée sont très différentes d'un individu à l'autre. Ils forment ce que l'on peut appeler le temps spontané. Pour saisir la complexité du temps humain, c'est de ce temps biologique et psychologique qu'il faut partir.

Nous passons en effet nos existences à confronter ce temps spontané à un autre temps, qu'on peut appeler le temps programmé. Nous ne le connaissons que trop bien : c'est le temps des horloges et des calendriers, des réveils et des réunions, des pointages et des fins de journée, des semaines et des week-end, des contraintes et des fêtes. C'est un temps social, institutionnel et technique. L'autre y existe toujours, le pouvoir s'en sert beaucoup ; les technologies contemporaines, qui fonctionnent toutes grâce à des horloges embarquées, ont amplifié sur cette planète la présence de ce temps programmé d'une manière que l'on ne soupçonne pas. Naguère, le temps indiqué était rare. Deux personnes qui se donnaient rendez-vous en forêt pouvaient s'attendre longtemps, ce qui n'était du reste pas ressenti comme une attente : les méthodes de synchronisation intersubjective par partage du même temps sur tous les écrans n'existaient pas. Il fallait se fier à des indices naturels, des habitudes, une intuition du temps. Aujourd'hui, nul n'est censé ignorer l'heure : elle est le cadre pré-programmé de toutes nos actions. Il s'ensuit de cette omniprésence du temps une sensation

d'accélération, qui est liée à la nécessité, tantôt économique, tantôt organisationnelle, de compresser le maximum d'activités dans une unité de temps.

Voilà pour le cadre, que l'on pourrait analyser longuement. Entre une journée de vacances où vous décidez de suivre votre rythme et lui seul et une journée de travail où vous peinez, le matin, à mémoriser toutes les séquences de votre agenda tant elles sont nombreuses, la différence est grande. Temps spontané contre temps programmé, tout

le monde connaît cette tension, voire ce conflit. La diversité des manières d'exister est aussi la multiplicité des modes de conciliation entre ces deux temps. Ils peuvent, dans certaines vies, être le lieu d'un clash permanent.

En toile de fond, existe le temps pur de la physique. Toile de fond déterminante pour les deux temps humains, il est le milieu indifférencié dans lequel se temporalisent toutes les existences. Pour la question qui nous occupe, il ne nous joue pas un rôle d'avant-plan.

Les nombreuses semaines d'existence confinée qui nous attendent ont des impacts variés selon les individus et les professions. Pour certains, le temps spontané reprend le dessus et impose son rythme, ce qui était parfois attendu depuis longtemps. Le réveil n'a plus sonné depuis douze matins, les agendas sont vides, les contretemps n'existent pas. Quelques rendez-vous rythment certes la journée comme de lointaines réminiscences du temps programmé ; ainsi, le JT, séance de resynchronisation collective et mise au diapason de toutes les inquiétudes. Mais à part cela, l'horizon est libre pour certains, ce qui explique que la période ne laissera pas qu'un mauvais souvenir, loin de là.

Pour d'autres, le temps programmé impose son rythme de manière plus franche que d'ordinaire. Des réveils sont plus matinaux, des agendas plus chargés, des rythmes de commande pour des approvisionnements beaucoup plus soutenus qu'en temps normal. Pour les caissières, les logisticiens, les journalistes et toutes les professions en charge des fonctions vitales d'une société réduite à l'essentiel, le programme est chargé et toute la difficulté est de le tenir. Dans les hôpitaux aussi, bien sûr, les cadences sont effarantes.

L'événement a ainsi produit une scission dans le temps humain, en renforçant selon les individus son aspect spontané ou son aspect programmé. On comprend que cela puisse donner un sentiment d'injustice, qui devra être compensé. Mais l'injustice non-intentionnelle, l'injustice fatale en est-elle une ? Pas sûr. Car c'est dans le cadre d'un bouleversement majeur que ce déséquilibre entre les rythmes s'est produit. Tout est en effet parti d'un bouleversement, d'une entrée dans un temps de la catastrophe, absolument singulier. Accident et catastrophe ont cette particularité de produire leur propre temps : ils ont un début, qui sera probablement situé à la contamination du patient 0 de Wuhan, ainsi qu'une fin, qui résultera sans doute des effets combinés d'un

médicament ou d'un vaccin et d'une immunisation collective. Mais entre les deux, c'est la grande parenthèse de la catastrophe, le temps anormal dans lequel ni la spontanéité humaine ni la programmation socio-technique ne peuvent totalement s'imposer, car le temps du virus et de sa propagation est premier. Le temps de la catastrophe ne se mélange pas ; il est compact, insoluble comme de l'huile dans l'eau. Il finira mais aura été une séquence historique.

Enfin, une dernière idée peut compléter l'éclairage sur la métamorphose du temps que nous connaissons. Car le temps de la catastrophe n'est pas seul. Il s'accompagne de ce que l'on peut appeler une Occasion. Partout, l'on entend dire qu'il y aura un avant et un après à la crise du Covid. Cela ne fait aucun doute. Mais il est possible d'interpréter de deux manières cette césure, soit passivement, se disant que les choses vont changer (ce qu'elles ont déjà fait), soit activement, percevant qu'il s'agira de profiter de ce

bouleversement pour faire changer les choses. C'est cela, l'Occasion, le Kairos des Grecs : une fenêtre au sortir du temps de la catastrophe dans laquelle la rupture du cours habituel des événements permet d'instaurer de nouvelles pratiques, d'imposer de nouvelles idées, de transformer ce qui doit l'être. C'est ce qui nous attend. Et nous voilà ainsi, tous livrés à la spontanéité que nous soyons, avec un solide programme, qui consiste à se demander : que faire de cette Occasion ? Comment y faire exister CE QUI NOUS IMPORTE ? Nul doute que les semaines à venir et tout le rab de temps qu'elles offrent, donneront l'occasion d'en affiner la compréhension.

Pascal Chabot